

Itinéraires balisés vers l'herbe



Au Niger, éleveurs nomades et cultivateurs sédentaires doivent partager des ressources qui vont en diminuant. Jusqu'à récemment, les affrontements violents n'étaient pas rares le long du chemin emprunté par les troupeaux en direction du Nord. Le rétablissement des couloirs traditionnels de transhumance a permis d'apaiser ces conflits.

(mr) La saison des pluies est celle de la transhumance pour les éleveurs du Niger: après les premières bonnes averses de juillet, une fois que les pâturages sont redevenus verts, les Peuls Bororos et leurs troupeaux partent vers le Nord en suivant les couloirs de transhumance. Les grandes familles basées dans le sud du Niger se mettent à la recherche de pâturages pour leurs moutons et leurs bovins. Comme au temps de leurs ancêtres.

Mais cette image idyllique est trompeuse: en raison de la raréfaction des ressources, la transhumance est entravée depuis des années par des conflits avec les Haoussas, des agriculteurs sédentaires. Il arrive

de plus en plus souvent que ces derniers étendent leurs cultures sur les surfaces réservées au déplacement des animaux. En quête de fourrage, les troupeaux des Peuls Bororos broutent alors le mil planté par les Haoussas. Plusieurs conflits entre sédentaires et nomades ont fait des morts ces dernières années.

D'abord apaiser le conflit

La raréfaction des ressources et les crises alimentaires qui frappent régulièrement le Niger découlent principalement de la pression démographique. Lorsqu'il a obtenu son indépendance en 1960, ce

pays sahélien comptait quelque 2,5 millions d'habitants. Aujourd'hui sa population dépasse les 11 millions d'âmes et elle continue d'augmenter au rythme de 3,3 pour cent par année.

La croissance démographique est nettement plus élevée chez les agriculteurs sédentaires que chez les pasteurs nomades. Dans certaines régions comme celles de Maradi ou de Zinder, chaque femme met au monde en moyenne 8,5 enfants. La population atteint une densité de 120 habitants par km². Dans une zone aussi aride, la situation empire inexorablement. Des problèmes se posent pour la répartition des rares sources d'eau. Quand les Bororos et les Touaregs s'approchent des points d'eau pour abreuver chameaux, moutons et bovins, les cultivateurs leur en bloquent l'accès, bien que les sources soient légalement ouvertes à tous.

« Dans ce contexte, la première chose à faire était de calmer la situation par un travail de conciliation entre les parties », rappelle Sabine Schenk, cheffe de la section Afrique occidentale à la DDC. Depuis 1998, la coopération suisse réalise un projet de prévention des conflits au Niger. Une longue et difficile enquête a permis de retrouver les couloirs qui existaient à l'époque précoloniale. Ces voies ont été marquées officiellement, puis mises à la disposition des éleveurs pour leurs déplacements. « D'emblée, nous avons essayé d'associer à ce processus tant les Haoussas que les éleveurs nomades, car un tel travail n'a de sens qu'avec l'adhésion de tous. Sinon, ces règles ne seraient pas respectées, ce qui rendrait de nouveaux conflits inévitables », explique Laura Bott, chargée de programme à la DDC pour le Niger.

Travail de médiation

Il a fallu des années pour reconstituer les anciennes pistes de transhumance et les marquer par des poteaux en béton – 20 au kilomètre. Ce travail a porté ses fruits : 17 couloirs de passage et 42 aires de pâturage ont été balisés. Les couloirs ont entre 25 et 100 mètres de largeur ; autrefois ils mesuraient au moins 50 mètres.

Pour éviter que des conflits ne resurgissent entre agriculteurs sédentaires et pasteurs nomades, 117 comités régionaux veillent au respect des itinéraires du bétail. Chacun d'eux comprend les éleveurs, les paysans et le chef de village. « Ces dernières années, l'équipe sur le terrain a fourni un important travail de médiation. Les agriculteurs savent aujourd'hui exactement où ils ont le droit de cultiver la terre et où cela leur est interdit. Il en va de même pour les éleveurs. En cas de conflit, les parties s'adressent au comité, qui exerce une fonction d'arbitre. Il est rare que l'on saisisse les tribunaux », indique Laura Bott.



J. Hartley / Panoramas / Strates

Améliorer la productivité

Cependant, la restauration des anciens couloirs de transhumance ne règle pas entièrement le problème. « La mobilité des troupeaux ne suffit pas à assurer la survie des éleveurs. Ceux-ci doivent trouver de nouvelles formes d'élevage, plus rémunératrices », souligne M^{me} Schenk. Il s'agira en particulier d'accroître le rendement par tête de bétail, par exemple en améliorant les méthodes de sélection, en produisant du foin ou en protégeant les pâturages et les arbres fourragers.

La pression démographique est telle qu'un terrain autrefois cultivé par un seul paysan peut aujourd'hui être partagé entre quarante personnes. Certes, la production de mil – principale denrée alimentaire – a augmenté, car les terres cultivées ne cessent de s'étendre. Mais le rendement à l'hectare est en baisse : les champs ne sont plus mis en jachère et les aires de pâturage sont surexploitées.

À cela s'ajoutent les périodes de sécheresse. Début 2004, l'une d'elles a anéanti 60 pour cent du cheptel des Peuls et des Touaregs. C'est pourquoi la DDC mise depuis des années sur l'amélioration de la productivité. Éleveurs et cultivateurs – femmes et hommes – apprennent de nouvelles techniques afin d'accroître le rendement des champs et des troupeaux. Une mesure d'autant plus indispensable que les experts prédisent une croissance toujours aussi soutenue de la population nigérienne. ■

(De l'allemand)

Un vaste pays

Le Niger s'étend sur 1,267 million de km² et couvre trois zones climatiques : le Sahara faiblement peuplé, le Sahel, où se pratique surtout l'élevage, et la zone agricole, où se concentrent 90% des 11,1 millions de Nigériens. Environ 90% de la population – formée de douze ethnies – est active dans le secteur rural. L'élevage, traditionnellement pratiqué par des nomades, constitue une partie importante des activités agricoles. Il fournit 11% du produit intérieur brut. Les Peuls Bororos, qui se nomment eux-mêmes Wodaabe, évoluent dans toute la bande sahélienne. Selon des estimations, cette ethnie nomade compte 125 000 membres, dont 65 000 vivent sur le territoire nigérien. Elle fait partie du groupe des Foulbés, présents dans toute l'Afrique occidentale.